

Dans sa conclusion, TH.SIMONELLI relèvera que la sortie du neurologisme théorique de Freud se fera avec le passage de l'extériorité du traumatisme à la réalité psychique du fantasme et à l'inclusion du transfert dans la cure. Les premières métapsychologies prendraient ainsi valeur... contre-transférentielles. Par contre les préjugés théoriques qui enserrent la clinique avant que cette dernière ne les contredise font partie de la démarche scientifique classique. Enfin, dans l'annexe qui revient sur *l'Entwurf*, TH.SIMONELLI montre les traficotages de lecture que Lacan fera sur « la chose »...

L'intérêt majeur de cet ouvrage dont, cédant à la critique de détails, je n'ai certainement pas suffisamment mis en valeur tous les mérites, qui sont grands, est de nous montrer d'où vient - pour ne pas dire, d'où « revient » - la psychanalyse.

JACQUES CHAZAUD

\*

### **Illusions et désillusions du travail psychanalytique**

par ANDRE GREEN

(Paris, Odile Jacob, 276 pp.)

L'ami André écrit là, avec son 27ème ouvrage, un livre dont j'ai d'abord craint qu'il soit un livre de trop, possiblement dommageable par une oscillation entre le trivial, le répétitif et l'obscur, à l'image que j'aime me faire de sa puissance intellectuelle.

Il commence, en effet, en apologue de première partie, par un résumé du livre de Schneider sur la pulpeuse et très sexy NORMA JEAN BAKER (MARILYN MONROE), fille « sans père », de mère folle, multi-placée et abandonnée, frigide (anorgasmique) couchant, sans aucun plaisir, sans parler de ses maris (dont le dramaturge ARTHUR MILLER et le grand et fidèle base-baller DI MAGGIO), avec n'importe qui. Dont un Président (JOHN FITZGERALD KENNEDY) et son Secrétaire d'État à la Justice de frère (isolément ou en triolisme), les chauffeurs de taxi et autres YVES MONTAND,

etc., en sollicitant d'être sodomisée pour se prouver qu'elle avait une âme (!), lorsqu'elle ne se livrait pas au lesbianisme avec JOAN CRAWFORD. Une Marilyn, dont le dernier psychanalyste RALF GREENSCHPOON - dit GREENSON- (dont les praticiens freudiens de ma génération ont très soigneusement étudié le gros manuel de « *Technique* » !) - n'a pas su empêcher, s'il ne l'a favorisée, sa fin lamentable par une compulsion complètement folle de « réparation », aboutissant chastement mais inconsidérément à une intrusion permanente dans ses moindres décisions.

GREEN enchaîne sur un raccourci de l'histoire de la psychanalyse des névroses et de sa crise contemporaine pour affirmer, paradoxalement, qu'« elle se porte bien » ! Ce qui ne l'empêchera pas d'évoquer, plus loin, les analyses interminables et celles qui s'interrompent dans la rancœur ou qui s'empatouillent dans le vrai / pas vrai de l'amour de transfert... Il est étonnant de constater que ses pionniers sont exclus de l'histoire de la psychanalyse française, comme le sont des cliniciens et théoriciens de la grandeur de mon Maître et ami FRANCIS PASCHE, pour n'en citer qu'un.

Nous avons droit ensuite à un compendium, balançant entre la redite et l'abscons, sur la pensée lacanienne, qui arrive fort mal à dissimuler une attirance inavouable pour celui à la séduction duquel (j'en fus témoin bien que désormais il s'en défende), il avait succombé publiquement à Bonneval en 1960.

Vient alors la question, déjà évoquée du cadre, mais ici - chez cet ancien Chef de Clinique de DELAY et élève assidu d'EY ! - pour répudier tout « modèle médical ». Je n'ai personnellement jamais compris en quoi le souhait de guérir (ou au moins soulager) un malaise (fut-il un mal-être) par une cure de paroles fut - depuis PLATON qui rappelait le double sens de « l'affection » - incompatible avec la médecine de l'âme (ou « psychiatrie »). Pourquoi oublier tant de textes où, au-delà des contingences du moment, FREUD appelle tout naturellement l'analyste : « le médecin » ? Et l'abord du patient le plus « somatique » n'a-t-il pas bénéficié des conseils analytiques d'un BALINT ? Par ailleurs, je ne vois

pas en quoi admettre la valeur incomparable de l'association libre, et son importance pour le cadre du traitement analytique, a besoin qu'on en refasse, en 2010, toute une tartine.

Dans le chapitre suivant (*L'Enstellung*), tout change pour notre plus grand bonheur ! On retrouve enfin la Maîtrise du praticien qui expose, moins dogmatique qu'on aurait pu le craindre, un cas « suivi en travail thérapeutique » (psychothérapique) dont GREEN admet que les résultats en ont été très certainement bien meilleurs que n'en aurait pu avoir « les effets transformationnels » du cadre analytique... Il conviendra bientôt, de surcroît, de la nécessité de l'association éventuelle d'une médication et, en cas de somatisation aigue lors de la cure, de l'opportunité de rendre visite à l' « analysant » hospitalisé... Est-ce là tellement opposé au « modèle médical » ? Bien sûr, il y aura une rechute (la nostalgie n'est plus ce qu'elle était...) pour regretter dans le « face à face » la *démétaphorisation* du cadre, la perte de la *tiervéité* symbolisante et l'*élsion* de la loi paternelle. Rien moins ! Comme si le transfert en avait pris un coup à être assis plutôt qu'allongé (même si j'accorde, dans mon expérience, que le dérobage de la vue favorise, sans en être la condition universelle, la projection imagoïque). Mais enfin, FRANZ ALEXANDER avait, il y a déjà bien longtemps, ouvert la pratique des variantes de la cure et de son « timing », sans être excommunié.

Enfin nous en arrivons là où ça se gâte vraiment, avec la répétition, l'au-delà du principe du plaisir ; la réaction thérapeutique négative, l'emprise du Surmoi archaïque, la pulsionnalité des défenses, les traumas, le passage du refoulement au clivage / désaveu, les « styles libidinaux, les modifications du Moi et l'entrée en scène de la négativité, du masochisme primaire à la pulsion de mort. GREEN rappelle ici son concept (désabusé, désabusant ?) de « narcissisme négatif », et de la pathologie parentale ...

Dans nombre de ces difficultés, il faut bien « se résigner » au « face-à-face ». Et le célèbre axiome, selon lequel la

psychothérapie psychanalytique est ce que fait un psychanalyste lorsqu'il ne fait pas de psychanalyse paraît sérieusement écorné. Mais probablement que de nombreux « disciples » du Viennois n'avaient jamais lu *L'avenir de la thérapie analytique*. Sinon on ne comprendrait pas ce qui les étonne tellement dans ce qu'avait prédit FREUD.

D'accords en désaccords et en contradictions, finalement « aucune opinion n'est sûre » quant au résultat d'une analyse. Je reste étonné qu'André, qui fut un de mes « contrôleurs », n'évoque pas le cas (que j'ai fréquemment rencontré) des analysants qui « ne savent pas » qu'ils sont guéris, et que c'est la terminaison (annoncée tranquillement par l'analyste pour la quinzaine suivante) qui leur faisait « réaliser », en coupant le cordon de l'assuétude transférentielle, qu'ils pouvaient retourner, avec tout bénéfice acquis et en toute indépendance (non dépendance), dans la vie réelle et éviter une « analyse infinie », en y mettant fin !... Il semble, par ailleurs, ignorer la « résilience » dans le destin variable de ceux qui ont subi les coups du sort (dans le temps on appelait ça la constitution ou la « force du Moi »).

On l'aura deviné, GREEN en aura pris un coup sur sa "suffisance" d'analyste (un léger défaut qui atteignait les meilleurs, dont je suis). Aussi se rabat-il sur l'apport de la conception winicottienne (non freudienne) dans la construction de « l'objet interne » à partir de l'objet externe, via la transitionnalité, ce qui limite la conception projectionniste du transfert. De même attend-il des conceptions de BION qu'elles aboutissent à mieux traiter les états limites et psychotiques. Ce qui me paraît un vœu pieux !

La section suivante de l'ouvrage est un choix de cas, de l'auteur et de ses « collaborateurs » (?), sélectionnés en fonction des difficultés qu'ils offraient à l'analyse... Le matériel clinique hétérogène est suivi d'un commentaire *greenien* : « Réaction thérapeutique négative », « symptôme en béton », « transmission intergénérationnelle », « transfert non liquidable », etc., etc. Le tout ponctué de suicides.

Je reste quelque peu perplexe d'apprendre que certains cas ont échoué après... 25 ans de « travail analytique ».

Pourquoi s'obstiner ainsi dans une entreprise fort coûteuse, non seulement pour les finances des patients, mais pour l'économie psychique de l'analysant comme... de l'analyste ? Au moins les grands Maîtres de la psychothérapie des psychoses (de P. FEDERN, F. FROMM REICHMANN à H. ROSENFELD et autres) s'appuyaient-ils sur des scansion à plein temps ou à temps partiel en institution (publique ou privée), et sur des équipes pluridisciplinaires. Ils n'hésitaient pas, non plus, à faire appel aux états pharmacologique et groupaux. On pourrait aussi discuter des opportunités d'indications et des variations techniques. Voire de réadresser le patient vers un autre psychiatre, pas forcément freudien...

Je n'ai évidemment pas de jugement dernier à porter, car j'ai eu, moi aussi, mon lot d'illusions, d'échecs et de déceptions. Les plus grosses ont été celles que m'ont infligées des patients qui sont « morts guéris » : cancer du cerveau à évolution foudroyante se déclarant quelques jours après la conclusion « heureuse » de la cure ; mort par accidents de la circulation chez deux ex-schizophrènes (dont l'un des deux avait été présenté aux Maîtres les plus prodigieux du moment qui n'avaient retrouvé chez lui aucun aspect morbide)... Voilà qui me fait croire, moi aussi, au « travail du négatif », à « l'instinct de mort », sinon à l'archétype de Shiva (l'imaginaire maternelle négative).

Ce travail du négatif, ne touche pas, insiste GREEN, que l'individu mais aussi le Socius (cf. le Totalitarisme). Il rejoint là, opportunément, la théorie du « *Principe de mort* » de son amie ANNE DENIS.

Le livre se termine par une « postface » de FERNANDO URRIBARRI qui retrace « l'itinéraire » d'ANDRE GREEN, et de son œuvre. Pourquoi cet appendice censé couronner « la dernière étape » de l'œuvre de GREEN ? Aurait-il décidé, avec cet ouvrage, de mettre un point final à ses écrits ?<sup>25</sup> JC

<sup>25</sup> Peut-être pas, puisque le même et fidèle Urribari (de Buenos Aires) lui rendait déjà ce service dans cet autre ouvrage dont RM.PALEM a rendu compte dans le dernier Cahier (n°25-26) : *Essais sur la Mère morte*, Ithaque 2009. [NDLR]